

Janine Holman

« L'état de jachère »

ou le potentiel de l'inexploité.

Dans un numéro savant de la *Revue de l'Arc* consacré au psychanalyste anglais D.W. Winnicott, un article au titre étrange intriguait les lecteurs ; l'article s'intitulait « être en jachère », et ce titre était commenté par la remarque suivante : « un aspect particulier du loisir ». Le lecteur s'étonnait également de découvrir que cette état de jachère et ce qu'il impliquait n'apparaissait pas seulement dans cet article mais en de nombreux autres, sous la plume d'autres auteurs, comme s'il s'agissait là d'une expérience du loisir, à la fois fondamentale et diffuse, avec les conséquences les plus imprévues. En effet, le rôle de cet état de jachère et son efficacité imprévisibles avaient été éclairés par le psychanalyste Donald Winnicott, à qui les auteurs des différents articles rendaient un hommage commun. D. Winnicott avait déclaré la fonction de ce loisir à partir d'une situation élémentaire et déterminante qui s'élaborait dans l'enfance de l'individu : il s'agissait d'un type de relations établies par l'enfant avec son environnement, relation du nourrisson avec l'espace ambiant ; cette relation se définit comme une relation d'être et non d'agression. Relation de confiance établie dans la quiétude, si elle vient à manquer, son absence menace la vie future de l'individu. D. Winnicott, en fait, parvenait à montrer que cette relation de confiance avec l'espace, relation sans projet immédiat, sans fonction économique, allait favoriser la naissance de relations saines entre l'enfant et l'espace interindividuel, avec sa famille, avec la société. Plus encore, elle allait créer un espace favorisant la communication dans l'échange culturel et même une confiance, une hardiesse de l'imagination, dans l'invention artistique et scientifique.

C'était cette relation d'être, ce repos confiant avec le monde qui se reproduisait à l'âge adulte, dans l'état de jachère mentionné plus haut. Pour mieux définir cet état de jachère et ce qu'il implique, notre essai voudrait présenter un précurseur en la matière. En effet, Joseph Joubert, cent cinquante ans auparavant, tenait les mêmes propos étranges, allant jusqu'à juger la qualité d'une pensée à la qualité du repos sensible entre les mots, entre les moments créateurs de cette pensée. Il admirait une pensée dont on pouvait dire « il y a du repos dans cette pensée ». Il ajoutait comme une conclusion tirée de nombreuses observations : « Les esprits qui ne se reposent jamais sont sujets à beaucoup d'écarts ». Mais surtout il parvenait à rendre manifeste cet état de loisir, à la fois indéfinissable et de première nécessité, par l'expérience de « l'air libre », expérience commune que cha-

cun pouvait faire renaître en soi. Joubert cependant, grâce à son imagination de poète, sa rigueur de philosophe, s'attachait aussi à en montrer toutes les implications : l'air libre c'était à la fois le goût retrouvé de la liberté, mais aussi un ferment de lucidité, un ferment critique vivifiant comme l'air.

Notre essai, limité à ces quelques pages, ne peut rassembler toute la richesse de la pensée de Joubert sur le loisir. Notre analyse s'attachera donc à en décrire deux directions principales : — le loisir et la renaissance du moi — le loisir et la redéfinition de la conscience, dans son rapport à l'espace et à autrui.

Le loisir et la renaissance du moi.

Joubert a vécu à une époque particulièrement troublée, puisqu'il a assisté à la fin de l'Ancien Régime, à la Révolution et à la succession des régimes qui suivirent, jusqu'à sa mort en 1824. Au terme de ces années convulsives, en marge de cette époque « malade des nerfs », Joubert parvenait à définir deux attitudes opposées de l'esprit, l'esprit en repos et l'esprit en mouvement :

De l'esprit en repos et de l'esprit par le mouvement.

Il y a entre ces deux manières d'avoir de l'esprit une différence notable : presque toute la différence qui se trouve entre un astre et un caillou.

Celui qui montre de l'esprit dans le calme de sa raison et dans le repos de ses humeurs et de son sang est homme d'esprit par son fond. Celui qui pour montrer le sien a besoin de heurtement, de frottement, d'agitation est homme d'esprit par hasard.

Toute création véritable, selon Joubert, doit s'alimenter à cet état de repos ainsi défini. Mais, même en l'absence de toute activité mentale manifeste, ce repos est un bien précieux. Joubert ajoute en effet que ce repos n'est pas un état de manque :

Privation de repos a un grand sens pour l'âme. Le repos n'est pas un rien pour elle. Il lui représente un état où elle est uniquement livrée à son propre mouvement sans impulsions étrangères.

Si l'état de repos est une libération des pressions extérieures ou des passions intimes, cet état permet de retrouver le pur sentiment de l'existence :

Du sentiment de l'existence. Lorsque rien ne le trouble, il suffit au bonheur. Et comment.

Le loisir permet donc de se livrer à une expérience fondamentale, dont nous sommes le plus souvent distraits : il permet de savoir et d'éprouver ce que veut dire le terme « exister ».

C'est pourquoi le loisir tel que Joubert l'entend n'est pas l'équivalent d'un relâchement, d'un affaiblissement, comme celui dont il est témoin dans les effusions de la sensibilité romantique. Il les décrit ainsi en les rejetant avec vigueur : « La vie sans actions, toute en affections et en pensées demi-sensuelles, fainéantise à prétentions, voluptueuse lâcheté, inutile et paresseuse activité, qui engraisse l'âme sans la rendre meilleure ». La détente telle qu'il l'entend mène à une découverte, à une renaissance : à la découverte d'un moi à l'état naissant, un moi mis au monde par le monde,

porté par l'espace où il ressent sa propre existence. Joubert va alors employer toute sa subtilité, toute sa vigueur pour ne pas dissiper cette révélation, pour ne pas perdre non plus la dialectique entre le moi et le monde qui s'établit ainsi. Il y perçoit en effet une expérience qui affecte non seulement les thèmes de la pensée, les sujets de la réflexion mais le fonctionnement même de la pensée. C'est pourquoi il tient tant à nous faire ressentir la présence de l'air, de l'air vivant, vivifiant, dans ces instants de renaissance : « Ne détruisez pas l'atmosphère dont tout être est environné s'il est vivant. » Dans le même but il s'attache aussi à définir les fausses sorties, les constructions mentales de l'espace pour les besoins de la science ou de la technique ; ces représentations finissent par étouffer la perception complexe de l'espace vécu, et l'élan qu'elle insuffle à la pensée : « Descartes. Tout est tellement plein dans ce système que la pensée même ne peut s'y faire jour et place. On est tenté de crier, comme au parterre : *de l'air, de l'air ; du vide !* On étouffe, on est moulu ». Il dénonce également l'espace narcissique élaboré pour perpétuer l'image du moi, sans ouverture véritable au dehors, tel qu'il apparaît parfois chez Rousseau. Il montre alors comment ces œuvres font naître chez lui un véritable appel d'air :

Vous avez beau poser des bornes, on voit de l'espace au-delà et on y court.
On voudrait briser vos barreaux.

Votre *nec plus ultra* a été écrit par des pygmées.

Joubert éprouve et fait éprouver ainsi au lecteur une relation d'être avec l'espace et non une relation d'agression. Dans cette passivité du corps et de l'esprit pour laisser apparaître certains rapports oubliés avec la nature, la conscience retrouve ses attaches avec le monde, ses liens, ses racines. Elle se laisse mettre au monde dans cette expérience spatiale avec une telle ouverture parfois que Joubert, comme Éluard à qui on l'a comparé, pourrait dire : « Dehors est roi ». Joubert ne le suggère-t-il pas lui-même dans cette expression étonnante : « Notre vie est du vent tissé .» C'est alors que ce philosophe érudit, cet esprit si exigeant dans ses subtilités rejoint un état d'allégresse, de joie : « Il y a en nous comme un fond de joie et de contentement. Si rien ne trouble cette source, si elle garde sa pureté, si trop de terre ou de sable ne la comble pas... »

Mais cette joie n'est pas un optimisme facile. Elle a été retrouvée par un long détour, par une série de démystifications que nous évoquerons plus loin, par d'attentives distinctions aussi dans la qualité du loisir, dans la différence que Joubert surveille constamment entre l'abandon au néant et la quiétude éveillée, toujours soucieuse d'un rapport véritable avec l'air du dehors. Par le loisir Joubert se livre à une double expérience : une libération des pièges où peut s'enclorre le moi et une adhésion dynamique à la présence qui le libère. Il décrit cette adhésion grâce aux termes de « transport », d'« enthousiasme », qu'il distingue cependant d'un enthousiasme aveugle, fruit d'une oisiveté désordonnée. Ne le précise-t-il pas dans cette formule conclusive qui conjoint les deux aspects apparemment contradictoires du loisir, la spontanéité affective et la rigueur d'une découverte :

Rien n'est meilleur qu'un enthousiasme qui a raison.

De l'air libre à une poésie du possible.

Dans sa générosité, Joubert voudrait faire partager au lecteur cette expérience d'un repos régénérateur. Il tente de nous éduquer en sciences du loisir, mais la tâche précisément n'est pas facile. Il y parvient par un subtil détour, en modifiant la direction de notre regard, le choix de notre point de vue ; cette modification en effet met en jeu la relation à l'objet, l'état affectif qui l'accompagne, et, pour ainsi dire, l'axe d'intentionnalité qui vise le monde. Joubert tente de nous exercer à un véritable renversement de perspective, à créer une perspective inversée par rapport au point de vue habituel. Ce que Joubert veut faire ressentir, c'est la présence active du dehors, l'efficacité agissante du vide, qui se dissipe si vite sous notre regard.

Pour y parvenir, il propose cette réalité en des images qui déstabilisent notre point de vue arrêté. Il renverse la perspective usuelle en effaçant pour un instant les objets au premier plan qui bouchent la vue, qui semblent la seule réalité. Par cette dissipation, il peut faire percevoir l'air, l'espace, la réalité vibrante qui les porte. Il pratique cet exercice à échelles diverses, en partant de l'objet quotidien, l'éponge, par exemple, jusqu'à la terre dans le ciel, et les astres dans les airs :

Le plein n'est qu'une grosse éponge. Si on le pressait, si on en faisait sortir le vide, il ne remplirait pas la main.

Le fini est dans l'infini comme le plein est dans le vide, comme la terre est dans l'air.

En effet les astres sont des îles, environnés qu'ils sont d'air ou d'éther ; îles aériennes ou éthérées.

Joubert parvient ainsi à faire percevoir l'intervalle entre les choses, à faire percevoir l'espace comme le milieu d'une interrelation complexe et unifiante : « Tout est filet, tout est réseau en étendue comme en épaisseur... » Mais cette interrelation n'est pas perçue dans la perspective unique du moi vers les choses, dans la visée de l'action ou la visée cognitive. Grâce à l'état de repos, dans le loisir de l'esprit, le point de vue est en quelque sorte disponible, flottant ; alors peut émerger entre les choses un autre ordre, que l'on pourrait dire transsubjectif ; voici comment Joubert évoque ce milieu d'interaction entre les corps, cet intervalle actif, d'ordinaire imperceptible :

Chaque corps a son avant-corps et chaque sens son avant-sens, par un secret prolongement de substance ou de qualité que forment les émissions de qualité ou de substance qui se font sans cesse hors de lui. Par ce prolongement secret, ils sont atteints et ils atteignent sans toucher ni être touchés. Quoique éloignés, il les rend proches et présents où ils ne sont pas. Que l'on se représente un point qui, en se promenant dans les airs, pressent l'approche d'un corps qui serait propre à le briser — et prendrait un autre chemin...

Joubert peut alors proposer de l'espace la définition suivante : « J'appelle donc espace tout ce qui n'est pas moi et n'est rien de déterminé. » Il y affirme les deux principes qui lui tiennent à cœur, découverts grâce au loisir : la perception de l'espace comme un dehors, non comme le lieu de rêve-

ries égocentriques, — et l'interdétermination de l'espace, l'impossibilité de le détenir en des mesures fixes ou en des points arrêtés.

L'espace ne se réduit pas à un décor inerte ; il s'anime comme l'intervalle entre les choses, le vide qui les porte, la tension vibrante qui les crée. Ainsi l'espace propose à la fois les créatures, les éléments aboutis, réalisés, mais aussi l'incrédé encore, le possible, l'indétermination riches d'innombrables possibilités. L'expérience du vide porteur, indéterminé, s'ouvre donc à l'expérience du virtuel, de l'avenir, dans ses multiplicités latentes. Par l'expérience de l'air libre, grâce au loisir, Joubert peut s'adonner à une véritable poésie du possible. Il veut faire partager au lecteur l'expérience d'un avenir à l'état germinal, d'un potentiel énergétique immense, encore à l'état minimal. C'est pourquoi il veut attirer notre attention sur toute réalité à l'état de germe, sur le tact à déployer à son égard :

Rien n'est si subtil que les germes. Et rien cependant n'est si réel : et que dis-je ? ils sont la cause de toutes les réalités.

Tous les germes, la nature entière les couve.

Pensées encore en germe : il faut les laisser se former. Si on y touche, on les gâte.

Cependant l'espace du possible, la réalité toute-puissante des germes, seul l'esprit peut les percevoir par sa capacité à les imaginer : « L'imagination dans ce qu'elle a de meilleur, est l'intelligence des choses invisibles, la faculté de se les représenter. » Ainsi l'espace du possible est une réalité d'espace et d'esprit, le fruit de leur conjonction : « La terre est un point dans l'espace, et l'espace est un point dans l'esprit. J'entends ici par esprit l'esprit élément, le cinquième élément du monde, l'espace de tout, lien de toutes les choses, car toutes choses y sont, y vivent, s'y meuvent, y meurent, y naissent. — L'esprit... dernière ceinture du monde. » En donnant à voir l'espace du possible, l'imagination peut affirmer l'immensité de son énergie, à condition qu'elle s'alimente aux ressources inépuisables du monde extérieur, qu'elle ne se replie pas dans l'infini monotone, « oïseux », de la conscience personnelle. En écoutant jusqu'en ses dernières conséquences les implications du loisir, Joubert y découvre donc le libre jeu de la pensée, l'aventure ouverte à l'intelligence pour la découverte de relations insoupçonnées, toutes limites assignables ne faisant qu'ouvrir de nouvelles perspectives : « Ces esprits dans lesquels il y a toujours quelque chose au-delà de leur pensée et qui pour ainsi dire n'ont point de bornes. »

De l'air libre à une éthique du possible.

L'expérience de cet air libre, que Joubert nous a fait respirer, ne se limite donc pas à un état, à un sentiment ; elle inspire un nouveau mode de pensée, une manière de lire le monde, de l'interpréter. Joubert n'affirme-t-il pas que la poésie éclaire les mécanismes de la pensée et de la morale, l'attitude de l'esprit devant la vérité ou la présence d'autrui ?

— Voulez-vous connaître les mécanismes de la pensée, et ses effets ? lisez les poètes. Voulez-vous connaître la morale, la politique ? lisez les poètes. Ce qui vous plaît chez eux, approfondissez-le : c'est le vrai.

Dans la disponibilité d'esprit rendue grâce au loisir, Joubert a pu éclairer à quel point la raison peut s'aveugler en des chaînes de raisons, refuser le bond de l'imagination, le saut ouvert au possible : « Enchaînement. Idées enchaînées, et tristes de leur servitude. » Il voudrait faire appel à des esprits libres, ouverts, accueillants, en prenant ces expressions au premier sens spatial du terme, à des esprits qui font place à l'apparition de l'autre :

Peu d'esprits sont spacieux ; peu même ont une place vide et offrent quelque point vacant. Presque tous ont des capacités étroites et occupées par quelque savoir qui les bouche. Quel supplice de parler à des têtes pleines, et où rien d'extérieur ne peut entrer ! »

Par le loisir, Joubert parvenait à faire ressentir l'existence du moi à l'état naissant. Mais cette expérience l'a mené plus loin encore. Elle l'a conduit à ausculter la pensée envers le monde ou autrui, à cet instant de naissance. Joubert a suivi la pensée dans ses premières formulations, mais il a approché aussi ce qui l'informe ; il a montré à quel point elle est tributaire du monde extérieur et de la présence des autres. Il a rendu tangible le réseau de relations, d'interactions au milieu duquel la conscience se découvre, relations qui la rendent au monde, l'enracinent. Avant les explorations menées par la phénoménologie ou la psychanalyse, Joubert a rendu visible le tissu de l'intersubjectivité.

Dans son effort de connaissance, la justesse de la pensée consistera précisément à ne pas oublier ou renier ce tissu interrelationnel. Par le loisir, le repos de l'esprit, Joubert a pu maintenir un état flottant d'attention, une disponibilité d'esprit qui l'ont reconduit à des strates souvent mal éclairées de la conscience, à des nœuds vitaux qui l'attachent à la nature et à son milieu. La philosophie qui tend à l'autonomie de l'esprit, à l'hyperconscience du « *cogito* » court le danger d'oublier ces nœuds, de trancher dans le vif pour en dégager un *ego* affranchi de son rapport au monde. Joubert peut ainsi faire percevoir la violence souvent cachée de cette philosophie. Il peut déclarer avec fermeté : « Ces philosophes ne sont tous que des chirurgiens. » Il peut ajouter encore qu'une certaine philosophie, grisée par l'analyse et la saisie mécaniste des choses a finalement « mal philosophé ». En ce cas, le lecteur de Joubert comprend mieux son affirmation qui range ce tact au premier rang des qualités d'un philosophe et d'un moraliste :

La justesse d'un certain tact. Tout en dépend.

C'est notre tact intérieur, distinct de tous nos autres sens.

Il a comme eux des propriétés et une destination.

Ses opérations sont aussi indispensables que les leurs. Qui le laisse inactif se nuit et met son propre esprit dans l'impossibilité de suffire aux travaux intellectuels les plus importants.

En effet, avant même de s'attacher à analyser la nature des choses et d'établir les lois de leur rapports, il faut d'abord savoir les approcher, les percevoir en leur lieu. Il ne faut pas les transporter trop vite dans un espace objectivé, rationnel, où vont s'égarer des relations qu'une raison trop fixe ne peut saisir. Joubert a été capable de faire percevoir que la disposition d'esprit, l'espace que nous ouvrons à la connaissance des choses n'est pas indifférent. Il va agir sur cette connaissance :

Si vous voulez bien penser, bien parler, bien écrire et bien agir, faites-vous d'abord des « lieux », de « vrais lieux ». Faut de vrais lieux, on place les pensées hors du vrai jour et sa conduite hors de l'ordre.

Selon la nature de cet espace vont naître différentes attitudes mentales ; soit la disponibilité de la pensée à l'ordre du monde, à son extériorité — soit l'assurance dangereuse de la pensée qui, dans sa volonté de maîtrise, va seulement tendre à assimiler le monde, à le rendre semblable et assimilable aux lois de son propre fonctionnement :

Le raisonnement est une espèce de machine intellectuelle à l'aide de laquelle on conclut, c'est-à-dire on enferme dans une opinion déjà adoptée une autre opinion qui souvent n'y entre pas naturellement.

Dans le repos de l'esprit, la visée non économique sur le monde, Joubert a pu éclairer ce que peut être une « justesse » de l'esprit. Mais plus encore, car cette justesse va devenir « justice », lorsqu'elle ne s'applique plus seulement aux choses, mais aux êtres vivants. Par le loisir, Joubert a pu déplacer un moment les perspectives du jugement, dans le fonctionnement égocentrique de l'affectivité et de la pensée. Il a montré la nécessité d'un point de vue délié, mobile, dans la lecture d'autrui, puisque tout être réellement vivant est mobile dans son apparition, son devenir ; un élément indéterminé, vague, intervient constamment. C'est pourquoi, selon les termes de Joubert, réduire du vague à du fixe est plus qu'une erreur de lecture ; cette lecture devient une injustice, une atteinte à l'air libre propre à tout esprit vivant :

Vouloir connaître invariablement et fixement ce qui n'est que vague, et vaguement ce qui est fixe et solide, c'est tendre à ne connaître ni l'un ni l'autre.

Il y a des figurations vagues et qui doivent demeurer telles. La précision y nuirait à la vérité et, pour ainsi dire, à la justice.

La démarche des analyses de Joubert entraîne ainsi le lecteur d'une poétique du possible à une éthique du possible. Joubert montre comment la justesse dans la connaissance peut conduire à une justice dans les rapports à autrui : soit dans le rapport de personne à personne, soit dans le rapport entre le système social et l'individu. L'air libre doit régner à la fois dans la perspective que chacun ouvre sur l'autre, mais aussi dans l'établissement des lois et leurs modes d'application :

Cet homme aussi il a besoin de perspectives. Vous l'approchez trop de votre œil.

Il faut de l'élasticité aux constitutions politiques ; et cette élasticité, elles la perdent lorsque tout y est réglé par des lois fixes et pour ainsi dire inflexible.

Cette expérience de l'air libre, trouvé dans le calme de l'esprit, n'inspire donc pas seulement un sentiment de joie, mais aussi une forme de lucidité, un ferment critique. L'air libre se respire aussi comme un air vivifiant, un éveil pour la conscience, qui va la dégager des mensonges, des mystifications d'un romantisme malade. C'est grâce à cette expérience de l'air libre, et non à partir de préceptes moraux, impersonnels et généraux, que Joubert va s'attacher à dénoncer les pièges du romantisme, les attitudes qui finalement n'ont pas accepté l'expérience du dehors. Il dépiste avec

vigueur ces dangers d'ordre à la fois poétique et moral, comme l'égo-centrisme, la bonne conscience, l'extinction de la véritable imagination poétique dans l'imaginaire individuel, l'amour de l'humanité en général et l'incapacité de voir ou d'aimer le proche :

Quand on a accoutumé son cœur à aimer les espèces qui n'existent que pour l'esprit, on n'a plus d'attache qu'aux abstractions, et on leur sacrifie aisément les réalités. Ou bien, quand on aime tous les hommes en masse, il ne reste plus d'affection à leur distribuer en détail. On a dépensé toute sa bienveillance pour l'universalité. Les individus se présentent trop tard. De plus ces affections philosophiques qu'on ne ressent point sans effort ruinent et dessèchent... notre capacité d'aimer. Il faut tenir ses sentiments près de son cœur.

Par ses analyses minutieuses, Joubert a attiré notre attention sur une expérience souvent ignorée ou mal perçue ; il nous a fait assister à l'éclosion du moi, et plus encore à l'éclosion d'une pensée, telles qu'elles peuvent se formuler grâce au loisir. Dans ce retour à une expérience originaire, Joubert nous a reconduits du même coup à l'étymologie du mot « loisir », et même pourrions-nous dire, à une étymologie plus secrète, antérieure à l'explication étymologique usuelle de ce terme. Le dictionnaire Littré précise en ces mots l'étymologie de « loisir » : « Loisir est un infinitif anciennement usité, qui signifiait être permis, du latin *licere*. Le loisir est donc proprement licence, permission, d'où le sens de temps accordé, temps laissé libre. » Le loisir renverrait donc d'abord à une définition d'ordre temporel, « temps accordé, temps laissé libre ». Or toute mesure du temps est déterminée par une mesure d'espace, puisque le temps mesuré est défini comme la durée nécessaire à parcourir un certain espace. Mois et années par exemple sont définis par le circuit spatial de la lune et de la terre autour d'une planète ou d'un astre. Si toute mesure de temps se définit d'abord par une mesure d'espace, la définition du temps libre (le temps du loisir) renvoie à la définition de l'espace libre, de l'air libre. Les implications contenues dans l'étymologie du mot « loisir » justifient donc le rapport constamment affirmé par Joubert entre le loisir et l'air libre.

Nous avons vu alors que cet air libre n'était pas un vain mot. Cette expérience décrite par Joubert a donné à voir une disponibilité de corps et d'esprit, une justesse et parfois une justice du regard ; mais il nous a fait mesurer aussi les conséquences de cette attitude, en leurs répercussions esthétiques, morales, économiques ou politiques. Joubert suit dans son fonctionnement une dialectique qui s'instaure avec le dehors, avec autrui. Il y perçoit un circuit d'échange différent de celui que nous connaissons, proposé par la dialectique hégélienne. Cette dernière offre une interprétation de l'échange dans son sens économique, producteur, dans le rapport du maître à l'esclave et de l'esclave avec la nature. Dans les deux cas, Hegel y décrit un rapport d'exploitation. Joubert, lui, à partir des mêmes données, le rapport de la conscience à une autre, ou de la conscience et de la nature, propose un autre fonctionnement possible, une autre perspective que celle de la maîtrise décrite par Hegel. Il serait intéressant de les comparer et de montrer que ces deux dialectiques fonctionnent souvent en même temps, coexistent dans les rapports interindividuels.